

* Du Côté des Livres *



Les Pas Effacés, Mémoires, Robert de MONTESQUIOU, 3 vol., Le Sandre, 2007.

Des plaisirs élégants celui du bouquinage est, dans la famille des flâneries, le plus amusant. Gardées silencieusement par la coupole immortelle du quai de Conti, les baraques vertes que connaissent toutes les cartes postales de Paris recèlent en effet les perles perdues, les miraculés du pilon et les fours oubliés de la littérature récente et ancienne. Entre les affiches de cabarets façon Belle Époque mais "made in China" et les exemplaires jaunis des Paris-Match nécrologiques du XXe siècle s'offrent à l'indifférence des touristes livres anciens et éditions originales comme livres de poche abîmés et fins de série de tirages millionnaires.

Il y a, dans ces vieux grimoires proposés à la pluie du ciel et à la curiosité des Japonais insensibles - attirés plutôt par les pin's représentant l'Arc de Triomphe - toute la littérature française, toute la littérature de France, toute la France : Montesquieu dans une édition de quinze kilos, Hugo en douze mètres linéaires, Balzac en Pléiade dédorés, enfin mille auteurs éternels ou défraîchis, à la mode hier et peut-être demain. A côté des sommités et de leurs graves reliures, ce sont les éditions de deux sous dévoilant les secrets

de l'Alchimie, les vices de la Franc-Maçonnerie et la cachette du trésor des Capétiens, ouvrages qui n'attendent que la lecture d'un aventurier un peu crédule.

On trouve aussi, en grand nombre, les classiques réactionnaires : renaissez, Drumont et Maurras ! semblent crier les échoppes aux passants et aux promeneurs, aux touristes et aux flâneurs. Et parfois, un vieux monsieur à l'élégance passée ou un jeune blanc-bec encore boutonneux achète, sournoisement, honteusement, comme un satyre un magazine pornographique dans un bartabac ardéchois, la prose coulante et ennuyeuse, en quatre volumes, de feu les vieux grincheux de l'Action française.

Il n'est pas rare, pourtant, de trouver parmi ces vieilleries sans intérêt que proposent les bouquinistes parisiens un ouvrage digne de considération. Certes il n'est pas question de faire là une affaire au sens marchand du terme - la profession est trop roublarde et trop connaisseuse (au moins de sa clientèle) pour se laisser rouler - mais il est possible de dénicher les derniers exemplaires d'un livre un peu confidentiel. Par exemple, tel lecteur assidu de chroniques d'un siècle, ayant aperçu dans plusieurs ouvrages mondains (correspondances ou mémoires de vieilles femmes) le titre d'un livre alors à la mode, aura l'agréable surprise de croiser l'œuvre oubliée



de presque tous coincée entre l'histoire du métropolitain et les conférences de Lacan non traduites.

Ce fut le cas des *Pas effacés*, les fameux Mémoires du comte de Montesquiou, dandy du XIX^{ème} siècle dont on aurait oublié les excentricités, les épigrammes et les vers s'il n'avait été le mentor du jeune Marcel Proust et si quelques esprits aiguisés ne l'avaient pas reconnu, du moins en partie, dans le baron de Charlus de la *Recherche du Temps perdu* ou, entre autres, dans le duc Des Esseintes de *A rebours*.

Postérité toute relative cependant, car il n'est pas rare, quand on demande à un employé de librairie des ouvrages de ou sur Montesquiou, de s'entendre répondre *Lettres persanes* et *Esprit des lois*. L'esthète, le bouquiniste ou le libraire véritable savent bien, eux, que si le docte académicien du XVIII^{ème} siècle connaît une célébrité posthume plus importante que Robert de Montesquiou, les écrits de ce dernier, par corollaire de leur rareté et de la personnalité de leur auteur, ont une valeur plus grande encore aux yeux des lecteurs élégants.

Pourtant, les *Pas effacés* souffrent des maux habituels des Mémoires de mondains : on y croise beaucoup de personnages illustres, beaucoup de pairs protecteurs ou protégés, beaucoup de dédicaces mais peu de sincérité et peu de souffle, peu de style. Ainsi Robert de Montesquiou convoque-t-il sans cesse la comtesse de Greffühle et le Tout-Paris littéraire et chic de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Mais il se pense trop comte-Soleil pour ne pas se placer sans cesse, et en ordre un peu dispersé, au centre d'une galaxie

dont les planètes devraient être autant d'étoiles.

Le plaisir de la lecture des *Pas effacés* ne réside donc pas dans le côté documentaire ou purement littéraire du témoignage, assorti de quelques piques lancées à ses contemporains, du "poète des odeurs suaves". Il tient à l'ouvrage lui-même, à sa valeur presque mythique dans le petit monde littéraire du début du XX^{ème} siècle. Les trois volumes, qui ont fait l'objet en avril 2007 d'une première réédition depuis 1923 - et encore, dans une maison confidentielle - contiennent en eux le pouvoir que les collectionneurs aiment dans les vieux livres : le parfum d'un temps disparu, une façon d'impression et de brochage périmée, l'idée d'un dialogue non altéré entre l'auteur et le lecteur. En plus de ce plaisir commun à toutes les collections s'ajoute le bonheur de posséder le résidu d'une vie riche en gestes artistes malheureusement périssables : soirées brillantes, provocations, dédains, arbitrages d'élégances, en un mot le quotidien de celui qui ne fut pas moins que le prince du siècle vaurien.

Ainsi, les trois volumes des *Pas effacés* ont acquis peu à peu le statut d'œuvre indispensable à toute bibliothèque élégante. Posséder les *Pas effacés*, c'est comme continuer en cachette le culte des anciens dieux, comme porter le tube dans une civilisation de nus-têtes (la nôtre, par exemple), comme croire encore, en pleine sécheresse morale, à l'Esthétisme, à l'Art et à la fierté. Car les *Pas effacés* sont l'ultime tentative d'un homme qui passa sa vie à vouloir forcer l'immortalité et qui devina la trahison de ses transpositions romanesques ou la péremption des quelques vers, des photographies-autoportraits, des

épigrammes et des postures mondaines qu'il commit.

François-Xavier d'Arbonneau



La Position du clown, Jean Baptiste SCHERRER, Anabet, 2007.

« *Le privilège du clown, c'est de ne rien comprendre à ce que tout le monde sait bien.* » Le message est dévoilé d'entrée : dans *La Position du clown*, Jean-Baptiste Scherrer veut inciter le lecteur à aborder la sexualité d'une façon totalement nouvelle, à la voir avec des yeux et un esprit neufs – en un mot, de rayer définitivement tous les *a priori* et les clichés qui l'encombrent. En 80 pages, Jean-Baptiste Scherrer se pose le défi de « clownifier » le lecteur. Pour cela, l'auteur de ce micro-essai tente de briser les vieux stéréotypes et de reconstruire sur les ruines, une toute nouvelle conception de ce monde parallèle qu'est la sexualité.

Quelques pages de *La Position du clown* nous indiquent donc clairement où veut en venir Jean-Baptiste Scherrer : détruire ce qu'il nomme astucieusement une « mécanique des organes génitaux », et reconstruire une vision pleine et entière de la sexualité.

Le sujet, bien que délicat, a le mérite d'être innovateur et intéressant. C'est pourquoi, au fil de la lecture, la déception est de plus en plus cruelle.

Tout d'abord, quelle idée saugrenue a bien pu traverser l'esprit de Jean-Baptiste Scherrer lorsqu'il travaillait au découpage des

chapitres ? Un rapide petit calcul nous mène à des chiffres hors du commun : 80 pages, 25 chapitres ; c'est-à-dire que les chapitres ont une longueur moyenne de 3 pages. Une torture, d'autant que Jean-Baptiste Scherrer emploie des phrases courtes et brusques ; ajouté à ce nombre décoiffant de chapitres, le langage virevoltant et démesurément spontané qui laisse bien peu d'espace à l'interprétation personnelle des théories de Scherrer. Embarqué dans des flots tumultueux de réflexions versatiles, le lecteur se retrouve très vite en position délicate.

A vrai dire, *La Position du clown* ressemble plus à une anthologie de chroniques hebdomadaires qu'à un essai structuré. Mais passons : après tout, peut-être que derrière ce désordre se cache la perle rare.

Jean-Baptiste Scherrer s'attache à démanteler le réseau de « trop-plein » de savoir qui étouffe la sphère de la sexualité. Pour cela, passage obligé, il évoque le nom de Sigmund Freud, père de la psychanalyse, et sa théorie de la sexualité infantile.

« *Il faut lire Freud contre Freud* » nous dit Scherrer. Et justement, Freud : il occupe à lui seul, près d'un chapitre sur trois dans *La Position du clown*. Explications, argumentations, démonstrations : Jean-Baptiste Scherrer est loin, très loin de briser la vieille image positiviste que nous nous faisons de la sexualité – au contraire, on croirait qu'il tente de la mettre en valeur !

A partir de ce doute qui s'insinue dans l'esprit du lecteur au fil des pages (« Mais que veut donc bien vouloir dire Jean-Baptiste Scherrer avec son avalanche de chapitres freudiens ? »), les théories de l'auteur

